

Pierre Jutras

Janick Beaulieu

Number 139, March 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50527ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

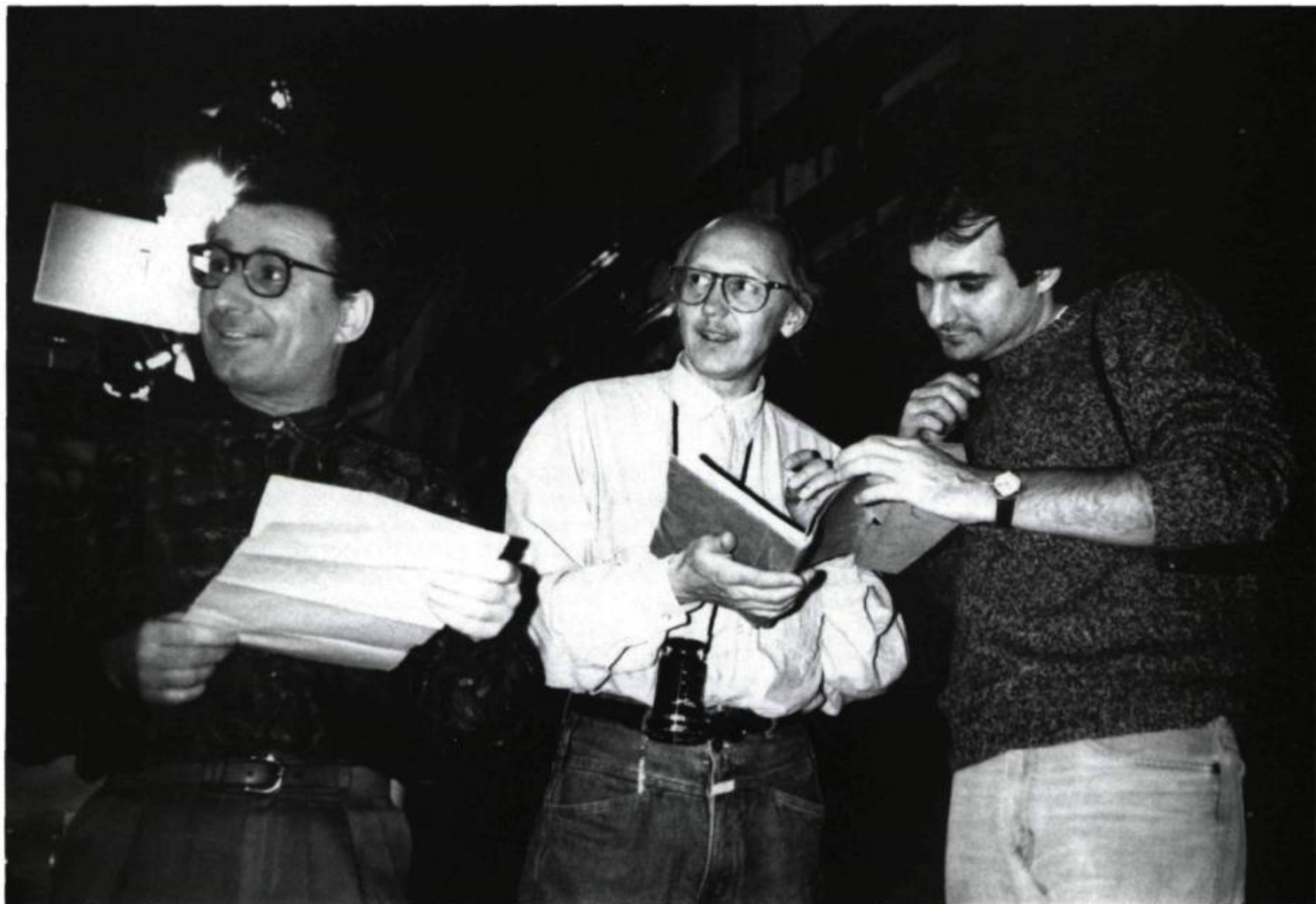
[Explore this journal](#)

Cite this document

Beaulieu, J. (1989). Pierre Jutras. *Séquences*, (139), 19–22.

Le responsable du cinéma québécois et canadien et codirecteur de **Copie Zéro**

PIERRE JUTRAS



Pierre Jutras [au centre] avec Denis Bellemare et Michel Sénécal, coscénaristes de **Lamento pour un homme de lettres**.

C'est par le détour de l'enseignement secondaire que Pierre Jutras va aboutir au cinéma. Mais auparavant il part enseigner en Afrique. Cela ne le satisfait pas. Il songe au cinéma et s'en va l'étudier en Belgique. De retour au pays, il trouve un emploi à la Cinémathèque québécoise. Depuis ce jour, il s'est pris de passion pour le cinéma de chez nous qu'il essaie de faire connaître un peu partout. Rêvant de passer à la réalisation, il réussit à donner un court métrage déjà primé.

Janick Beaulieu

Séquences — Pierre Jutras, depuis dix ans, vous travaillez à la Cinémathèque québécoise. Avez-vous succédé à quelqu'un?

Pierre Jutras — Oui. Quand je suis arrivé à la Cinémathèque, il y avait le poste de Jean-Pierre Bastien qui était libre. En 1978, Bastien avait été approché pour organiser le Festival de la critique. Je connaissais quelques personnes travaillant à la Cinémathèque. Un jour, Robert Daudelin m'appelle. Je venais de suivre des cours de cinéma en Belgique. Depuis quatre ans, j'avais été absent du pays. Je cherchais du travail comme assistant-réalisateur. Je connaissais plus les cinéastes belges que ceux de Montréal. Dans le milieu du cinéma d'ici, j'étais un parfait inconnu. Mais quand on m'a offert ce poste, j'ai accepté tout de suite. Histoire de renouer avec le cinéma d'ici.

— **Vous vous occupez du cinéma québécois?**

— Oui. Je m'occupe aussi de la publication **Copie Zéro**.

— **Vous avez fondé Copie Zéro?**

— Oui. Le premier numéro a été publié en janvier 1979. Un numéro consacré à Georges Dufaux. **Copie Zéro** succédait à **Nouveau Cinéma canadien** qui était une sorte de bulletin des activités du milieu cinématographique québécois. On voulait structurer davantage cette publication. On voulait la « jazzter ». Elle existe depuis dix ans.

— **D'où vient le titre?**

— J'essayais de trouver un titre en relation avec le cinéma. La copie zéro d'un film, c'est la première copie complète qui sort du laboratoire. On a toujours essayé de suivre de près les activités et les rétrospectives de la Cinémathèque. **Copie Zéro** est un peu le reflet de ce qui se fait à la Cinémathèque.

— **S'agit-il d'un travail à temps plein?**

— Oui. Sauf l'an dernier où j'ai pris un congé sans solde pour réaliser **Lamento pour un homme de lettres**. En plus de cette publication, je m'occupe des rétrospectives du cinéma québécois à l'étranger. Par exemple, Poitiers, en Belgique, en Espagne, en Guadeloupe, en Martinique. À l'époque, aucun organisme ne s'occupait de cela. À la Cinémathèque, on était souvent appelé à s'engager dans ce genre de travail. Il y a également la programmation des films québécois à la Cinémathèque. Il y a aussi les relations avec le milieu du cinéma. Je reçois un lot de téléphones de gens qui veulent des informations précises. Le gag qu'on entend souvent concerne l'O.N.F. qui nous appelle pour demander des renseignements sur un film de l'O.N.F.

— **Je suppose que vous vous occupez des archives?**

— Bien sûr. D'autant plus que maintenant, depuis trois ans, on achète des copies de tous les longs métrages québécois.

— **Vous les achetez?**

— Oui. Autrefois, c'était laissé au bon vouloir du réalisateur ou du producteur. Depuis trois ans, un budget a été voté pour faire l'acquisition des films d'ici. Y compris certains courts métrages.

— **J'ai assisté à la rétrospective Claude Jutra. Non seulement on nous présentait tous les films de Jutra dont un n'était pas signé, mais, en plus, quelques films étaient précédés d'extraits d'émissions de Radio-Canada où Jutra et ses collaborateurs expliquaient leurs démarches. J'ai été impressionné par l'originalité de cet hommage. Combien de temps avez-vous consacré à cette recherche?**

— La rétrospective Claude Jutra a eu lieu en septembre 1987. C'était après la disparition de Claude Jutra que je connaissais très bien. C'était un ami de la Cinémathèque. C'était aussi un ami personnel. J'avais eu un contact privilégié avec son œuvre, parce que je connaissais Claude depuis plusieurs années. Étant donné les problèmes de mémoire dont Claude a été victime, il avait souvent recours à moi pour l'informer sur son œuvre. À l'occasion de sa disparition, on a décidé de lui consacrer un numéro spécial de **Copie Zéro** avec l'intention de publier la filmographie la plus exhaustive de son œuvre. Et ce, en poussant la recherche jusque dans les moindres détails. Par exemple, les émissions de télévision sur lesquelles il a travaillé, les films publicitaires qu'il a réalisés et les films faits au Canada anglais. Ici, on avait peu de traces de ces derniers. On a même répertorié des scénarios qui n'ont jamais été tournés. C'a été le travail de tout un été. Comme président d'honneur de la Cinémathèque, Claude avait compris l'importance de remettre ses propres archives à la Cinémathèque. Il avait aussi déposé des documents dans les archives de l'Université du Québec à Montréal. J'ai eu accès à tout cela. On a voulu produire un travail qui puisse servir de référence. Dans cette filmographie, j'ai intégré les rôles qu'il a joués dans les films des autres.



On a cherché à donner des génériques très détaillés. Après toutes ces recherches, on a décidé de montrer sur l'écran une rétrospective complète. J'ai alors décidé d'aller chercher des bouts d'entrevues à Radio-Canada où Claude parlait de ses films à l'occasion de leurs sorties. Ça nous permettait de voir Claude à différents moments de sa vie. Il y a une partie de ces entrevues qui a disparu. On a tiré une nouvelle copie de **Pour le meilleur et pour le pire** qui a été une véritable révélation. Un film surréaliste, audacieux et très moderne pour ceux qui l'ont vu, ce soir-là. Alors qu'on l'avait boudé lors de sa sortie.

— **Avez-vous présenté d'autres rétrospectives aussi bien documentées?**

— Peut-être pas aussi bien documentées. Quand le cinéaste n'est plus là, on se permet d'aller plus loin. Mais la première rétrospective que j'ai organisée à la Cinémathèque sur Georges Dufaux a eu un grand succès. Il y a eu une rétrospective Michel Brault et Marc-André Forcier. Sur le plan de la recherche, celle de Claude Jutra a été la plus fouillée.

— **Vous avez étudié le cinéma en Belgique?**

— Comme j'en avais un peu marre d'enseigner au secondaire, je suis allé enseigner en Afrique durant un an. Comme je ne voulais plus enseigner ici, j'ai fait des demandes partout pour aller étudier le cinéma. Je n'avais plus vingt ans. Finalement, j'ai été accepté en Belgique. J'ai trouvé cela intéressant parce que j'étais au cœur de l'Europe et que la Cinémathèque de Bruxelles était une des plus anciennes et des plus intéressantes d'Europe.

— **Vous avez fait des courts métrages?**

— J'ai fait un film de fin d'études à Bruxelles. **Andy d'Arles ou comment fabriquer un vrai show**. J'écris aussi des scénarios durant mes temps libres. Étant donné qu'au Québec il y a peu de réalisateurs qui peuvent vivre de leur métier, moi, j'aime autant travailler à la Cinémathèque. Quitte à prendre de temps en temps un congé sans solde pour tourner éventuellement un film.

— **Comment vous est venue l'idée de tourner un court métrage sur Albert Laberge?**

— Ça vient de loin. En 1968, j'avais acheté une édition pirate de **La Scouine**. Depuis 1918, ce roman n'avait jamais été réédité. Laberge avait publié à ses frais une soixantaine de copies. C'a été pour moi une révélation. C'était la première fois que je lisais un roman naturaliste québécois qui décrivait la terre et les paysans pas du tout d'une façon bucolique. Laberge montrait la vie sur une ferme comme étant très dure, misérable et parfois abrutissante. Quand je suis revenu de Belgique, j'avais voulu faire une adaptation de **La Scouine**. J'ai commencé à travailler là-dessus avec Denis Bellemare. Devant le coût exigé par cette adaptation, nous avons arrêté le projet. Ensuite, nous nous sommes intéressés davantage à l'auteur. De là est venue l'idée de faire une sorte de documentaire-fiction sur la vie d'Albert Laberge. À Ottawa, au Centre de littérature canadienne française, nous avons eu accès à sa correspondance et à ses œuvres. Là, nous avons écrit un scénario d'une heure et plus. Nous avons failli le réaliser. Malheureusement, la compagnie a fait banqueroute. Il y a deux ans, à la demande de François Dupuis, nous avons repris le scénario avec Michel Sénécal pour en faire un court métrage. J'ai trouvé le tournage plutôt facile. Sans doute, parce que ce sujet me hantait depuis dix ans.

— **Pourquoi avoir choisi Albert Laberge?**

— Parce que le passé, c'est très important. Pour paraphraser Jacques Ferron, je dirai qu'on ne retourne pas au passé, mais on en repart. Je trouvais cela intéressant de parler d'un écrivain qui n'a pas pu écrire. Pour gagner sa vie, il a travaillé durant plus de trente ans comme chroniqueur sportif au quotidien **La Presse**, alors qu'il rêvait de grande littérature. Il vivait dans un milieu étouffant. Il a failli perdre son travail à **La Presse** parce qu'un chapitre de **La Scouine** avait été considéré comme pornographique par Mgr Bruchési. Comme le pouvoir de l'Église était très fort à ce moment-là, il a pris peur et s'est tu. À cette époque, un écrivain d'ici ne pouvait pas vivre de sa plume. Les lecteurs n'étaient pas assez nombreux. Cependant, il y avait des petits groupes. Laberge faisait partie de l'École littéraire de Montréal. Il y avait autour de lui des gens pleins d'énergie qui sont des personnages de mon film: Charles Gill, Gaston de Montigny. Des gens qui avaient voyagé et qui exprimaient des réflexions profondes sur la création. Je trouvais cela intéressant de partir d'un personnage du passé pour parler du présent. Arroser ses racines, c'est très important.

— **D'où est venue cette idée de montrer des extraits de La Lutte de Claude Jutra et cie?**

— Albert Laberge était chroniqueur sportif à **La Presse**. Quand j'étais jeune, j'aimais beaucoup la lutte. Et le film **La Lutte** m'était toujours demeuré en mémoire. Quand est venu le temps de parler des chroniques sportives d'Albert Laberge, j'ai pensé présenter des extraits de ce film pour illustrer le travail de Laberge. Tout cela se trouvait dans le scénario. C'est en même temps une sorte d'hommage à Claude Jutra.

La Lutte



— *Lamento pour un homme de lettres a reçu un Prix?*

— Oui. Le Prix Alcan du meilleur court métrage accordé par l'Association québécoise des critiques de cinéma dans le cadre du Festival du Nouveau cinéma.

— *On dit que votre film brosse un portrait impressionniste d'Albert Laberge. Pourriez-vous nous expliquer un peu votre démarche?*

— *Ce n'est pas un document didactique. C'est un film qui part d'une expérience de vie qui est celle d'Albert Laberge. J'ai voulu faire ressortir le désarroi d'un écrivain face à une solitude pénible. C'était aussi un personnage intéressant pour son époque. Il était nationaliste. Ce que j'ai essayé de dire, c'est ce qui me touchait chez lui grâce à des touches impressionnistes. Par exemple, Laberge a connu Nelligan. Alors, je fais apparaître Nelligan au moment où il est dans une institution psychiatrique. Par la même occasion, j'essaie de suggérer que Laberge aurait aimé avoir été Nelligan. J'ai essayé de créer une atmosphère. Le film est construit d'une façon très serrée. Dans le film, il y a six secondes de musique sur la photo d'Émile Nelligan. Le reste se compose de sons d'ambiance et de dialogues. Je trouve que, dans le cinéma québécois, il y a une surcharge de musique. Les choses sont trop dites. Elles sont dites par les dialogues, le jeu des comédiens, les décors et la musique. On sort de mon film avec des impressions. C'était le but visé.*

— *Quels sont les films qui passent le plus souvent à la Cinémathèque?*

— *La Terre, M. le Maudit, Antonio das Mortes, Le Dieu noir et le Diable blond, Citizen Kane. Ascenseur pour l'échafaud, Hiroshima mon amour, Les Vacances de M. Hulot, Boudu sauvé des eaux, L'Atalante, Le Cuirassé Potemkine, Stagecoach, Une nuit à l'Opéra et Broken Blossoms. Parmi les films québécois, je relève À tout prendre, Le Chat dans le sac et Pour la suite du monde. Katak et Kutuk se rencontrent et chantent de Richard Lavoie est le court métrage le plus souvent présenté.*

— *Des projets de film?*

— *J'écris actuellement avec Michel Sénécal un scénario qui s'intitule provisoirement Payez au comptoir! J'avais envisagé de faire une série de films sur nos écrivains du début du siècle. Le problème, c'est de trouver un producteur.*

Lamento pour un homme de lettres.



Photo: Alain Gaucher